

1

Tout a commencé avec la tirelire en porcelaine que ma tante Lily m'avait offerte pour mon cinquième Noël. C'est ma mère qui a remarqué sa disparition.

– Est-ce que tu as caché ta tirelire, Annabelle ?

Elle était en train de récurer le plancher de ma chambre pendant que je rangeais mes habits d'été. Elle avait dû remarquer que la tirelire n'était plus là parce qu'il n'y avait pas grand-chose dans ma chambre, à part les meubles et la fenêtre, un peigne, une brosse et un livre posé à côté du lit.

– Personne ne va te prendre tes affaires, tu n'as pas besoin de les cacher.

Elle était à quatre pattes et frottait si fort que tout son corps bougeait sous l'effort. Je voyais les semelles de ses chaussures de travail, ce qui était inhabituel. J'étais heureuse qu'elle ne puisse pas voir mon visage. Je pliais une robe du dimanche horriblement rose qui, je l'espérais, serait trop petite pour que je la remette au printemps suivant. Mon visage devait être de la même couleur.

À mon retour de l'école, ce jour-là, j'avais fait tomber mon petit cochon de porcelaine en le secouant pour en faire sortir un penny. Il s'était brisé en mille morceaux. Les pièces que j'économisais depuis des années s'étaient éparpillées. Il devait bien y en avoir pour plus de dix dollars. J'étais allée enterrer les morceaux de porcelaine au-delà du potager et j'avais mis les pièces dans un vieux mouchoir dont j'avais noué les coins avant de cacher ce petit paquet dans une botte fourrée, sous mon lit, avec la pièce d'un dollar en argent que mon grand-père avait prélevée sur sa collection et qu'il m'avait donnée pour mon dernier anniversaire.

Je n'avais jamais mis ce dollar dans ma tirelire car je ne le considérais pas comme de l'argent. C'était comme une médaille que j'imaginais porter un jour, tant la femme représentée sur une des faces me paraissait belle, resplendissante et sérieuse, sous sa couronne ornée de piques.

J'avais décidé que je donnerais un penny, peut-être plus, à la fille malveillante qui m'attendait sur le chemin de la combe aux Loups, mais que je ne me séparerais pas de ce dollar en argent.

Chaque jour, j'allais à l'école à pied avec mes frères, Henry, neuf ans et James, sept ans. Nous descendions le chemin et traversions la combe aux Loups. Le soir, nous faisions le trajet en sens inverse pour rentrer. Et c'est là qu'une fille, plus âgée que moi, grande et cruelle, m'avait dit qu'elle m'attendrait après l'école.

Cette Betty, une fille de la ville, avait été envoyée chez ses grands-parents, les Glengarry, dont la ferme s'élevait au-dessus de la berge de Racoon Creek, au bout de la route qui menait à notre ferme. Depuis qu'elle avait débarqué à l'école, trois semaines auparavant, elle me faisait peur.

On murmurait qu'elle avait été envoyée à la campagne parce qu'elle était *incorrigible*, un mot que j'avais dû chercher dans le gros dictionnaire de l'école. Je ne savais pas si vivre à la campagne avec ses grands-parents était censé être une punition ou un remède mais, quoi qu'il en soit, je trouvais injuste qu'on nous ait infligé sa présence, à nous qui n'avions jamais rien fait de très grave.

Elle était arrivée en classe un beau matin, sans tambour ni trompette, et sans guère d'explications. Nous étions déjà presque une quarantaine d'élèves dans une petite école qui n'avait pas été construite pour en accueillir autant. Certains devaient partager un bureau, s'asseoir à deux sur un banc prévu pour un, se retrouver côte à côte pour écrire et faire leurs opérations sur un pupitre incliné, et entasser deux séries de livres dans le petit coffre sous l'abattant profondément entaillé.

Cela ne me dérangeait pas trop parce que je partageais une place avec mon amie Ruth, une petite brune aux lèvres rouges et à la peau pâle qui parlait d'une voix douce et portait des robes toujours impeccablement repassées. Ruth aimait lire autant que moi, nous avions donc quelque chose d'important en commun. Et comme

nous étions toutes les deux fluettes et que nous prenions des bains régulièrement (ce qui n'était pas le cas de tous les élèves de la classe), s'asseoir côte à côte n'était pas si désagréable.

Lorsque Betty est arrivée ce matin-là, Mrs Taylor, notre institutrice, lui a dit bonjour. Betty est restée debout dans le fond de la classe, sans répondre, les bras croisés.

– Les enfants, voici Betty Glengarry.

On aurait dit un nom tiré d'une chanson.

Il était d'usage de répondre « Bonjour », ce que nous avons fait. Betty, elle, nous a regardés sans un mot.

– Nous sommes un peu serrés, Betty, mais nous allons te trouver une place. Va accrocher ton manteau et ta gamelle.

Nous avons gardé le silence, en attendant de voir où Mrs Taylor allait faire asseoir Betty, mais avant qu'elle ait eu le temps de lui désigner une place, une fille maigre nommée Laura, qui avait dû avoir un pressentiment, a ramassé ses livres et est allée se glisser à côté de son amie Emily, ce qui a libéré un pupitre.

Ce pupitre est devenu celui de Betty, juste devant celui que je partageais avec Ruth. Au bout de quelques jours, j'avais des boulettes de papier mâché collées dans les cheveux et de minuscules marques rouges et douloureuses sur les jambes parce que Betty se penchait en arrière pour me piquer avec son crayon. La situation était pénible mais j'étais soulagée qu'elle m'ait choisie comme souffre-douleur plutôt que Ruth, qui était plus petite et plus frêle

que moi. Et puis j'avais des frères qui m'avaient infligé bien pire, alors que Ruth était fille unique. Pendant la semaine qui suivit l'arrivée de Betty, je décidai de faire le dos rond en espérant que ses petites attaques passeraient avec le temps.

En d'autres circonstances, le professeur aurait sans doute remarqué ce qui se passait, mais Mrs Taylor n'avait pas le choix : elle considérait que ce qui se déroulait dans son dos ne méritait pas son attention. Comme elle était la seule institutrice, elle faisait venir chaque niveau, l'un après l'autre, sur les chaises installées au premier rang près du tableau, pendant que les autres élèves restaient assis à leur place et travaillaient en attendant leur tour.

Certains garçons, les plus âgés, passaient le plus clair de la journée à somnoler. Quand ils se réveillaient pour prendre leur tour près du tableau, ils manifestaient un tel dédain que j'avais l'impression que Mrs Taylor écourtait leur leçon. Ces grands gaillards qui pouvaient se rendre utiles à la ferme de leurs parents ne voyaient pas l'intérêt d'aller à l'école où l'on n'apprenait ni à semer, ni à récolter, ni à élever du bétail. Ils savaient pertinemment que, si la guerre continuait jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour partir combattre les Allemands, l'école ne leur servirait à rien. Être fermier ou éleveur et nourrir ainsi les soldats, c'est cela qui leur éviterait peut-être de partir à la guerre, ou les rendrait suffisamment forts pour se battre, mais pas l'école.

Mais pendant les mois d'hiver, les travaux qu'on leur